

Or, un être, individu ou société, ne peut se développer que selon *sa loi* ; car le principe même qui donne l'existence, préside à tous les développements : *Ejusdem est rem producere*, dit saint Thomas, *et ei perfectionem dare*. (Sum. Th., I^e P., q. ciii, a. 5.) C'est pourquoi l'histoire du développement du peuple canadien-français est l'histoire même du développement de ses paroisses. En paroisse, ce peuple est prospère et heureux, dans les conditions normales de vie et de progrès, croissant et se multipliant ; en dehors de la paroisse, ce peuple végète, languit et meurt.

Voilà des Canadiens-Français qui ouvrent une nouvelle région ; tant qu'ils n'ont pas d'église et de prêtre, leur établissement est précaire ; du moment qu'ils forment une paroisse, leur race est définitivement établie, vit et grandit. Oui, mettez un groupe de Canadiens-Français sur de belles terres, avec des capitaux, auprès de voies ferrées, et avec la ressource d'établissements industriels ; s'ils n'ont pas de prêtre ni d'église, la fondation est incertaine, car l'élément principal manque. Au contraire, placez quelques pauvres colons, n'ayant d'autres capitaux que leurs bras, au milieu de rochers, loin des chemins de fer, des scieries et des moulins, mais donnez-leur une église et un prêtre, l'établissement est définitif : ils vivront, se multiplieront et enverront bientôt des essaims former d'autres centres.

Les paroisses canadiennes-françaises se multiplièrent d'abord le long du Saint-Laurent, autour des premiers centres de colonisation : Québec, Montréal, Trois-Rivières. Peu à peu, la grande vallée, jusqu'à la limite des Etats-Unis au sud, jusqu'au faite des Laurentides et même plus loin, au nord, se couvrit de maisons plus ou moins rapprochées, et de paroisses, qui eurent un progrès continu.

Dans ces paroisses et grâce à ces paroisses, sous la garde du prêtre et identifiée en quelques sorte avec la religion, la race française se conservait dans toute sa pureté, dans une vigueur qu'elle perdait de jour en jour dans la mère-patrie, qu'elle y avait à peine eue aux plus beaux jours de son histoire. La plupart des habitants ne parlaient et ne savaient que la langue française, et avaient même une sorte d'horreur pour l'idiome des vainqueurs ; il y en avait qui tenaient à honneur